

—Ni moi non plus, dit le docteur.

—C'est un moulin à vent, dont les ailes au repos forment des carrés et au mouvement des cercles.

—Et qui a fait renchérir la toile ! demanda Balourdet. L'enlèvement d'*Hélène*, répondit Cort-Ian, vers le temps où l'on cessa d'éternuer ici-bas.

—A quelle époque cessa-t-on d'éternuer ? dit naïvement le docteur.—Lors de la descente d'*Enée* aux enfers.

Mais il fallut expliquer ces calembourgs à Chicot qui n'était pas encore dressé à les comprendre.

—En quoi le roi Louis XIV différa-t-il d'un cuisinier !—Je ne peux pas dire qu'il y ait encore là-dessous une bêtise, puisque ces gens-là savent tout, murmura Chicot.

—Ils différaient, dit Balourdet, en ce que le premier est un potentat et le second un tête-en-pot.

—En quoi M. de Turenne, dont on parle tant, se distingue-t-il d'un moulin ?—Je ne sais pas, dit le docteur à l'impénétrable questionneur.

—M. de Turenne entend la tactique, répliqua Balourdet ; le moulin au contraire fait entendre le tic-tac.

—Oh ! vous êtes des gens d'esprit, exclama Chicot.

—Sais-tu compter, demanda l'opérateur à ce dernier.—Un peu.

—Si de douze tu tires six, combien te reste-t-il ?—Six.

—Non.—Comment non ! il ne reste pas sept, je pense ?

—Il faut s'entendre. Tu me dirais, toi, en arithmétique, que deux et deux font quatre ; et je te répondrais que non, attendu que deux couteaux et deux fourchettes, ne font ni quatre couteaux, ni quatre couteaux. Dans la question que j'ai faite, je suppose qu'il y ait là, sur ces arbres, douze pigeons. Je prends mon fusil ; je tire ; il en tombe six. De douze qu'ils étaient, combien en reste-t-il ?—Six.

Non ; le coup de fusil en a tué six ; mais les autres ont eu peur et se sont sauvés ; donc quand de douze on tire six, il ne reste rien. Mais nous voici à Douvens, et nous avons fait notre chemin sans trop le sentir ; l'esprit donne des jambes. Au résumé, Chicot, ce qui vient de nous distraire un peu, c'est une parade ; mais il y en a d'autres. Tu t'en tireras supérieurement.

—Oui ! je suis bête tout plein.—C'est ce qu'il faut ; à la foire de Saint-Acheul, je te réponds que tu feras ton personnage.

Les quatre compagnons, réunis par hasard, se rendirent à la meilleure auberge de Douvens ; et dans les douceurs d'un bon souper, Cort-Ian s'efforça d'adoucir au docteur le sentiment de sa mésaventure et de le préparer à une eudacieuse proposition qu'il méditait.

III.—La parade.

Le premier mai 1668, à deux heures après-midi, sur un préau du faubourg d'Amiens, que la foire de Saint-Acheul rendait célèbre alors on voyait, parmi les tentes des marchands forains, une jolie baraque devant laquelle s'élevait, à sept pieds du sol, une estrade ou balcon en planches. On y admirait deux figures qui jouaient de la flûte et du tambourin pour attirer les curieux. Derrière eux, un paravent dressé donnait à l'estrade l'apparence d'un petit théâtre, où les habitués reconnaissaient bien qu'on allait avoir la comédie en plein vent. Les deux musiciens disparurent pour aller changer de costume. A leur place s'était lancé un jeune homme à l'œil hardi, qui sonnait de la trompette avec grand fracas, et qui regardait d'un air de triomphe l'auditoire compact pressé au-dessous de lui. Il se retira à son tour, quand les deux premiers remontèrent déguisés sous de vieux habits du seizième siècle, avec des bonnets de croutes et une bizarrerie d'accoutrements qu'on ne saurait décrire et qui ne se trouve que dans les foires.

Les deux personnages, qui n'étaient autres que nos amis Chicot et Balourdet, prenant chacun un bout de l'estrade, marchèrent à la rencontre l'un de l'autre, ce qui s'opéra en trois pas ; et ils firent la parade suivante, qui a été conservée (on a perdu de meilleures choses). Elle montre en outre que Chicot s'était en effet rapidement formé.

Chicot heurta :—Regardez donc devant vous, dit-il.

—J'ai vu cette voix-là quelque part, répondit l'autre.—Il me semble aussi que je te connais...

—Tu me parais sans place.—Pardonnez-moi ; je tiens la mienne ici...

—Je veux dire que tu es sur le pavé.—Vous voyez que non ; je suis sur les planches.

—J'entends que tu n'as pas de maître ; et je vais t'en procurer un, dont tu seras content.—J'ai toujours été plus content de mes maîtres qu'il ne l'ont été de moi.

—Il faut contenter celui-ci, reprit Chicot ; car c'est Sa Majesté.—C'est bien de l'honneur pour elle.

—Insolent ! Je te fais entrer dans mon corps.—Tiens ! dans son corps ! Je suis plus gros que lui.

—Imbécile, c'est-à-dire dans mon régiment.

—Qu'est-ce qu'on y fait ?—Tu vas le savoir. Dis auparavant....—Est-ce qu'il m'entendra, le paravent !

—Le sot ! tu aurais trois cent livres d'engagement.—C'est trop. Je ne veux qu'unécu.

—Tu vas l'avoir tout de suite.—Un écu par heure.

—Animal ! tu couterais plus que six colonels.—Eh bien ! dit Balourdet, nous ne ferons pas d'affaires.

—A ton aise. Tu n'auras pas mes trois cents livres.—Allons, je me ravise et je les prends.

—En ce cas, voyons de quoi tu es capable. Comment t'appelles-tu ?—

Je ne m'appelle jamais ; je me laisse appeler par les autres.

—Et comment les autres t'appellent-ils ?—Comme ils veulent.

—Je te demande comment tu te nommes ?—Comme mon père.

—Et ton père ?—Comme moi.

—Et ton père et toi ?—L'un comme l'autre.

—Ah ! tu vas avoir vingt coups de plat de sabre, si tu ne dis ton nom à la minute.—Mon nom ? Balourdet.

—A la bonne heure ! Balourdet, prépare-toi donc à faire l'exercice.

—Sais-tu de quoi se compose le fusil ?—La pierre, le briquet, l'amadou, les allumettes...

—Ta ta ta ! je te parle d'un fusil de munition.

—De quoi ?—Tion.

—Ah ! ne scions pas.

—En voilà un ! (Il lui met en main un fusil.) Voilà la batterie.—A la garde ! à la garde.

—Qu'est-ce que tu as à crier ?—C'est pour empêcher la batterie.

—Allons, ne dis pas de sottises. Voilà le chien.—Où est le chat ?

—Butor ! il n'y a pas de chat. Voyons, en position ! la pointe des pieds en dehors. (Balourdet met les pieds hors de la balustrade.) Le corps droit ! la tête haute !

—Garde à vous ! (Balourdet se sauve.) Qu'as-tu donc à t'effrayer ?—

J'ai peur. Vous avez crié : Garde à vous !

—Portez, armes ! (Balourdet met la crosse de son fusil sur son épaule.)

Ce n'est pas cela, (Il le place au port d'armes.) Tu vas rester en faction ; tu es ici aux avant-postes. Tu prendras garde au feu, au bruit ; tu empêcheras les gens de passer ; et tu te défieras des rondes.

Après cette scène, Balourdet, laissé en sentinelle perdue, s'amuse à chanter. On vient lui dire que c'est défendu. Il se console en sifflant ; etc.

Quand Cort-Ian vit que la foule nombreuse était bien à lui, il parut brusquement entre ses deux paradisistes pompeusement orné de clinquants, et fit l'annonce en ces termes :

« Mesdames et messieurs,

« Ces bagatelles de la porte, qui ont charmé un instant vos loisirs, doivent céder la place aux choses extraordinaires et curieuses dont je viens vous faire part. Je vous annoncerai, sans détours et sans charlatanisme, que l'illustre docteur Pilsérer, natif lui-même de Memphis, docteur en pyrotechnie, professeur de chiromancie, connu dans les quatre parties du monde et dans une foule d'autres contrées, est venu dans le pays, à la prière de plusieurs personnes du premier rang.

« Après avoir visité toutes les académies de l'Europe, pour se perfectionner dans les sciences vulgaires, qui sont l'algèbre, la minéralogie, la trigonométrie, l'hydrodynamique et l'astronomie, il a voyagé chez le monde savant et même chez les peuples demi-sauvages, pour se faire initier dans les sciences occultes, philosophiques et transcendantes, telles que la cabalistique, l'alchimie, la nécromancie, l'astrologie judiciaire et la divination.

« C'était peu pour lui d'avoir étudié dans soixante-deux universités et d'avoir visité quatre cent dix royaumes, où il a consulté les sorciers du Mogol et les magiciens lapons ; il a fait d'autres voyages autour du monde, pour feuilleter le grand livre de la nature, depuis les glaces du nord et du pôle austral, jusqu'aux déserts brûlants de la zone torride ; il a parcouru les deux hémisphères et a séjourné dix ans en Asie avec des saltimbanques indiens, qui lui ont appris l'art d'apaiser la tempête, de se sauver après un naufrage, en glissant sur la surface de la mer avec des sabots élastiques, de guérir toutes les maladies, etc., etc., etc., etc. » (On devine le reste.)

Cort-Ian s'arrêta un moment pour reprendre haleine ; et il se montra quelque peu interdit de voir tout à coup surgir à ses côtés l'homme qu'il avait décidé, non sans peine, à se faire son complice. C'était l'honnête docteur Peperkoek. On l'avait affublé d'une robe asiatique à grands ramages et d'un turban jauné de haute forme. Sa figure excita sous ce travestissement l'hilarité de l'assemblée, qui ne le connaissait pourtant pas ; il paraissait en colère et ouvrait la bouche, lorsqu'il sentit que sa voix se perdait dans le vacarme d'un paradisiste voisin qui criait :

« Entrez, messieurs ; ici dedans se fait voir l'homme sans pareil, qui avale un verre d'eau sans le mâcher, etc.

Le mécontentement du docteur redoublait et se manifestait visiblement, à chaque parole du charlatan voisin, qui avait l'insolence, toutes les fois qu'il annonçait son homme sans pareil, d'étendre la main dans la direction du médecin vert. Dès que le maître de la baraque qui l'obstruait eut offert ses monstres variés à l'admiration publique, le docteur se saisit brusquement de la parole. Sa colère toutefois s'était un peu rassise.

—Messieurs, je suis ennemi de la fraude et du mensonge. Nous ne montrons ici ni des dragons à sept têtes, ni des serpents volants ; nous ne possédons ni des souliers de Magog qui peuvent servir de nacelles, ni l'ongle de Nabuchodonosor, long de vingt-sept pouces, ni la mâchoire de Geoffroi à la grande dent, ni la queue du cheval des quatre fils Aymon, en crin de fil d'archal. Le bon docteur commençait par une petite vengeance contre son voisin. Il reprit :—Nous aurions quelque honte de vous tromper. Ce que nous vous annonçons, ce ne sont pas des chimères, ce n'est pas de la mythologie, ni de l'invention ; c'est un trésor après lequel courent tous les hommes, la santé. Mais je dois vous le dire, messieurs, je n'approuve pas les exagérations que Cort-Ian vient d'employer sur mon compte ; elles pourraient vous en imposer. Je ne suis donc pas le docteur Pilsérer ; je suis le docteur Peperkoek.....